

Le sacerdoce des mères

— o —

Nous avons dit souvent, après les plus grands penseurs, qu'une mère peut infailliblement sauver son enfant, quand elle a au cœur la volonté énergique de le faire ; si elle veut être Monique, elle aura tôt ou tard la gloire d'avoir formé un Augustin. Le trait suivant, raconté par un pieux missionnaire, en est une preuve nouvelle entre mille.

Je donnais une mission dans un petit village des environs de Nogent. Un vieillard à cheveux blancs, mais qui gardait encore dans son œil, son port, en toute sa personne, quelque chose de viril, vint me trouver un soir. Il avait 76 ans, dont 40 ans passés sous les drapeaux. Il me raconte qu'il a fait toutes les campagnes de la République et de Napoléon, etc. Bref, un débris de la grande armée, qui ne s'était pas confessé depuis près de 60 ans et voulait se préparer à la mort.

Nous causons de ses campagnes, de ses blessures, de la vie des camps, où l'on oublie si facilement Dieu, et je lui demande depuis combien de temps il a oublié ses prières.

« Mes prières ! mais je les sais encore ! » Et il se met à réciter la grande prière.

« Alors, mon brave, si vous ne les avez pas oubliées, c'est que vous les avez toujours dites.

— Ah ! j'avais promis à ma mère, j'ai tenu parole, mon Père.

— Même en campagne ?

— Oui, mon Père. Alors je les disais en marche, comme je pouvais.

— Vous ne les disiez pas à genoux ?

— Si, à la caserne, quand j'étais seul : mais en face de certains drôles, ce n'était pas possible. Ah ! ce n'était pas du respect humain ; mais s'ils avaient ri des prières de ma vieille mère, je les aurais appelés sur le terrain. Ne valait-il pas mieux les dire au lit ?

— Et les jours de bataille, on les faisait plus courtes ?

— Au contraire. Je n'abrégeais jamais ces jours-là ; je récitais tout ce que je savais. . . Ma mère m'avait dit au départ : « Ecoute, je n'ai rien, tu le sais, et ne puis te donner. . . que